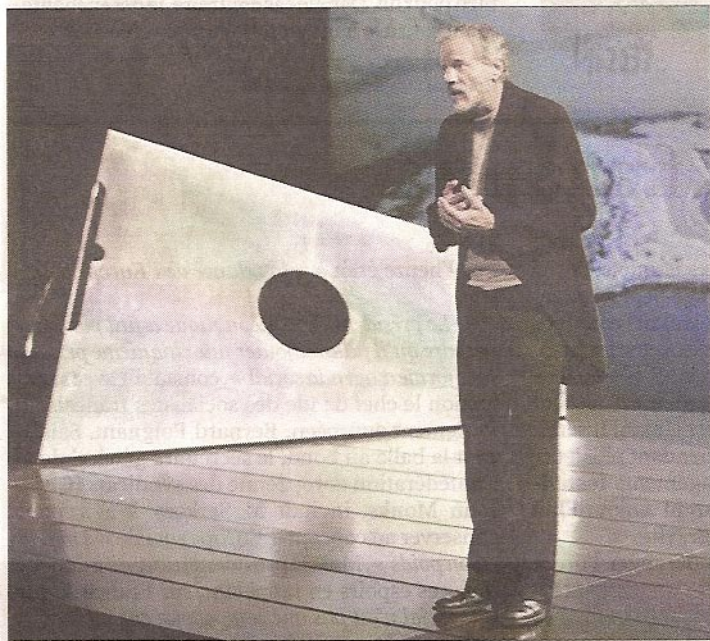


« Ordet », du Danois Kaj Munk, emporte le Festival d'Avignon



Pascal Gregory. ANABEL PARIS/JEROME PRESSE

Avec *Ordet*, de l'auteur danois Kaj Munk (1898-1944), le Festival d'Avignon a connu l'un de ces moments qui ont fait sa légende. La pièce date de 1925, le cinéaste Carl Theodor Dreyer en a fait un film en 1955. Le texte parle de la religion, mais plus essentiellement de la foi, foi en la vie, foi en l'amour, dont le vecteur est la

parole (*ordet*, en danois). L'écrivain Marie Darrieussecq a traduit la pièce avec Arthur Nauzyciel, qui en assure la mise en scène. Celle-ci confronte le monde archaïque décrit par Munk à une forme dramatique très contemporaine. La réussite est là, et le jeu d'acteurs, tous excellents, fera date. ■

Lire page 22

« Ordet », la force d'une parole incarnée

La pièce du danois Kaj Munk, mise en scène par Arthur Nauzyciel, est servie par un parfait jeu d'acteurs

Théâtre

Avignon

Envoyée spéciale

Il fallait oser : s'attaquer, aujourd'hui, à une pièce qui parle de miracle et de foi. Arthur Nauzyciel, l'un des metteurs en scène les plus doués de sa génération (il a 41 ans) l'a fait, et bien fait. *Ordet* est un miracle comme il peut en advenir, quelquefois, au théâtre, quand la force d'une parole s'incarne de manière totalement charnelle, totalement humaine. Un de ces moments qui font l'histoire d'Avignon, quand la nuit et les vieilles pierres, ici celles du Cloître des Carmes, lieu hanté, lieu magique, contribuent au sentiment de participer à quelque chose d'essentiel.

Ordet veut dire « la parole », en danois. Bien avant le sublime film de Dreyer (1955), c'est une pièce de théâtre écrite en 1925, qui n'a jamais été jouée en France alors qu'elle est depuis longtemps un classique au Danemark. Son auteur, Kaj Munk (1898-1944), était un homme qui s'y connaissait en contradictions humaines.

Orphelin très jeune, élevé dans la religion, il a passé son enfance à éprouver un miracle – la résurrection de ses parents – qui n'est jamais venu. Il s'est fait pasteur, très rigoriste, officiant dans le sauvage Jutland, mais aussi poète et dramaturge.

À début des années 1930, il adhère aux théoriciens nationalistes de Mussolini et d'Hitler, avant de devenir, dès les premières persécutions antisémites au Danemark, en 1940, un des principaux opposants au nazisme. Il est exécuté par la Gestapo en janvier 1944. *Ordet*, écrite avant tous ces événements, est pourtant imprégnée par les paradoxes de son auteur, par cette tension constante entre le doute et la croyance, entre les forces de vie et les forces de mort.

La pièce met en scène une famille, organisée autour du patriarcat veuf, Mikkel Borgen, et de ses trois fils, Mikkel le jeune, Johannes et Anders. En raison



« Ordet », au Cloître des Carmes d'Avignon, confronte forme contemporaine et texte venu d'un autre monde. VICTOR TONELLI/ARTCOMBAT

d'une obscure querelle religieuse, Mikkel Borgen refuse de laisser son fils Anders épouser la fille de son vieil ennemi, Peter Skraedder. Alors rentrent dans le jeu les femmes.

Foi en la vie, en l'amour

Une femme, surtout : c'est Inger Borgen, épouse de Mikkel le fils, dont le corps cristallise toutes les forces qui s'affrontent. Incitée, elle va mourir en mettant son enfant au monde, sous l'effet de la malédiction lancée par le vieux Skraedder. Puis ressuscite, grâce à la parole d'amour de Johannes, le deuxième fils Borgen, que tout le monde considère comme un illuminé, et à celle de sa première fille, la petite Maren Borgen.

Très rapidement, on voit bien

que ce n'est pas la religion qui est l'enjeu de la pièce, mais la foi, au sens le plus large du terme : foi en la vie, en l'amour. Et cette foi à un vecteur : la parole. C'est elle, cette parole agissante, qui est au cœur d'*Ordet*. Et c'est elle aussi, évidemment, qui est au cœur du théâtre, seul espace où les résurrections sont possibles, comme dans *Le Conte d'hiver* de Shakespeare.

La réussite de la mise en scène d'Arthur Nauzyciel, c'est d'avoir travaillé sur la tension entre l'étrange de cette pièce venue d'un autre monde – paysan, religieux, archaïque – et une forme très contemporaine. La traduction de Marie Darrieussecq va dans ce sens, qui privilégie l'oralité : le langage est simple, direct, parfois trivial. Les costumes, qui ont un petit côté Björk (en

plus sobre), participent aussi de ce frotement fécond, qui ne laisse jamais s'installer le moindre naturalisme, et dégage les grandes questions humaines de la pièce.

Le travail sur le jeu d'acteur, surtout, fera date. Un jeu incroyablement concret, matériel, que les comédiens déclinent avec leur personnalité singulière : Pierre Baux (le pasteur), Benoît Giròs (le docteur), qui, sacré clin d'œil, Fon a fait la tête d'August Strindberg), Frédéric Pierrat (Mikkel Borgen, le fils), la petite Julia Camps De Medeiros (Maren), enfant étrange et intense, les autres...

Les trois premiers rôles sont particulièrement extraordinaires. Xavier Gallais (Johannes), acteur d'un immense talent qu'il avait jusqu'alors beaucoup dispersés, est ici

d'une poésie inouïe, passeur entre le visible et l'invisible. Catherine Vuillez (Inger) incarne avec une sorte de robustesse étonnante la force des femmes. Quant à Pascal Gregory, mince, vieilli, beau comme un roc en train de se fissurer, il est inoubliable. Fragile. Humain, comme jamais. Tous, en les emportant dans la nuit d'Avignon, avec le sentiment que la puissance de cette parole nous a construits nous aussi, spectateurs. ■

FABIENNE DAROY

Ordet (« La Parole »), de Kaj Munk. Traduction de Marie Darrieussecq et Arthur Nauzyciel. Mise en scène : Arthur Nauzyciel. Chant : Ensemble Organum. Durée : 2 heures. Cloître des Carmes, Avignon. Tél. : 04 90 14 14 14. A 22 heures. Jusqu'au 15 juillet. 20 € et 25 €.

Du théâtre au cinéma, et retour

Le spectacle d'Arthur Nauzyciel n'a rien à voir, et c'est heureux, avec le chef-d'œuvre aigé en 1955 par Carl Theodor Dreyer (1889-1968). Cinq-vingt ans ont passé, et le metteur en scène lit la pièce de Kaj Munk – qui a également inspiré le Lars von Trier de *Breaking the Waves* – avec des yeux d'aujourd'hui. Ceux d'un monde qui s'interroge sur ce qu'il a perdu à force de rationalisme et de matérialisme, et de perte de foi en la parole.

Arthur Nauzyciel travaille avec les moyens du théâtre, qui ne sont pas ceux du cinéma. La présence de la nature, le pantanisme somptueux du film de Dreyer, notamment, ne peuvent se reproduire sur scène. C'est l'imagination du spectateur qui prend le relais, et plonge dans un monde de glace et de neige, suggéré par le décor abstrait d'Éric Vignier.

Ordet, le film, était surtout habité par le silence. *L'Ordet* d'Arthur Nauzyciel déploie tous les pouvoirs du verbe, celui qui détruit comme celui qui sauve. Le dramaturge Kaj Munk – et le cinéaste, Carl Theodor Dreyer, avaient la même histoire : orphelins très jeunes, adoptés, ils n'avaient cessé de réver le retour magique de leurs parents. Ce miracle qui n'est pas advenu dans la vie, ils l'ont réalisé dans le cœur, comme une réparation.

Quant à Arthur Nauzyciel, il connaît l'importance, au théâtre, des puissances invisibles. Le vendredi 11 juillet, à 14 heures, il présente au cinéma *Utopia* du Prigenta le film de Dreyer. Ce devrait être un beau dialogue. ■

F. D.